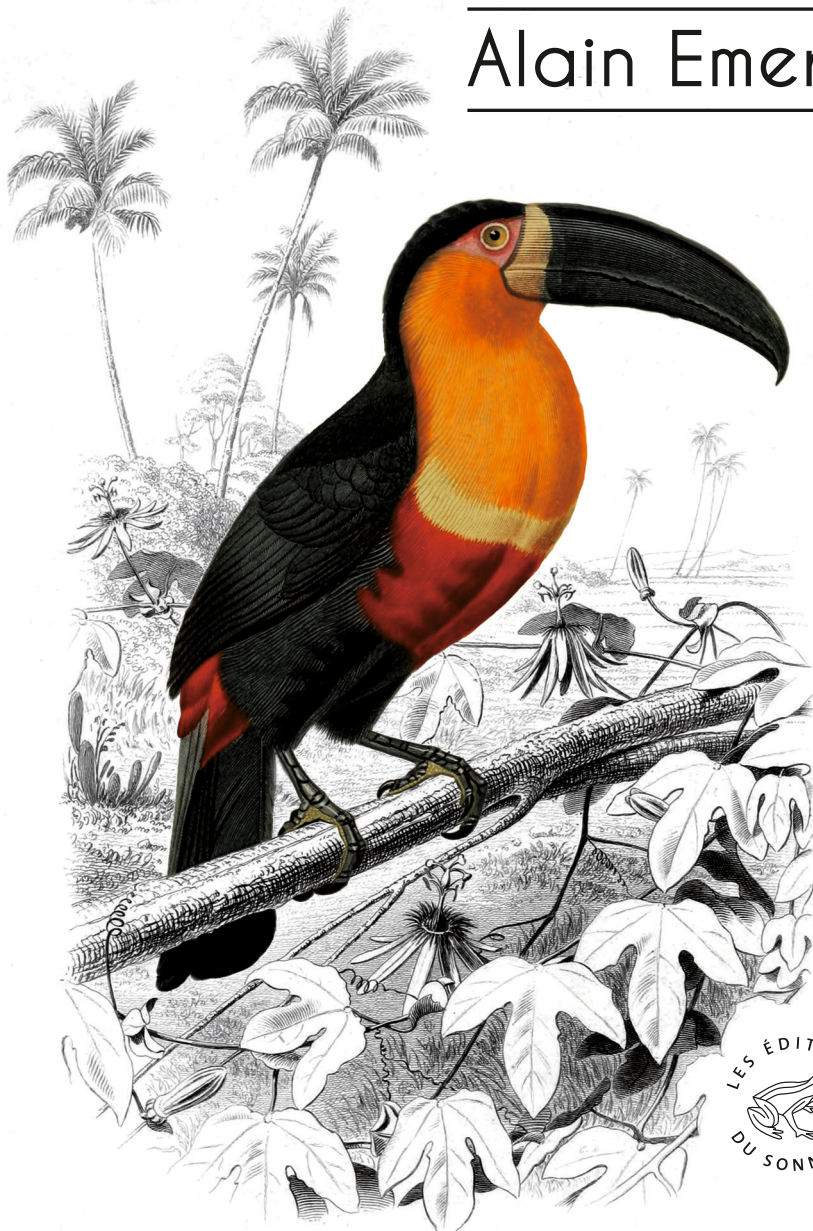


le vieux a tué cette nuit-là

Alain Emery



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



le vieux a tué
cette nuit-là

L'analyse automatisée de l'œuvre visant à extraire des informations, notamment sur les constantes, les tendances et les corrélations, conformément au III de l'article L.122-5-3 du code de la propriété intellectuelle, est interdite.



© Les Éditions du Sonneur

ISBN: 978-2-37385-348-3

Dépôt légal: avril 2026

Conception graphique: Sandrine Duvillier

Les Éditions du Sonneur

www.editionsdusonneur.com

le vieux a tué cette nuit-là

Alain Emery





Et tu restes là, suzerain solitaire, dominant la somme entière de ta vie sous ce vol incessant d'éphémères étincelles. [...] et toi pareil à Dieu Lui-même, tu planes en cet instant au-dessus du berceau de ta propre naissance, des hommes et des femmes qui t'ont fait ce que tu es, de ces archives, de ces chroniques de ta terre natale offertes à ton examen en mille cercles concentriques pareils à ceux qui rident l'eau vive sous laquelle ton passé dort d'un sommeil sans rêves ; tu trônes alors, inaccessible et serein, au-dessus de ce microcosme des passions, des espoirs, et des malheurs de l'homme – ambitions, terreurs, désir, courage, abnégation, pitié, honneur, orgueil et péchés – tout cela lié pêle-mêle en un faisceau précaire, retenu par la trame et par la chaîne du frêle réseau de fer de sa rapacité, mais tout cela aussi voué à la réalisation de ses rêves.

WILLIAM FAULKNER, *La Ville*,
traduction Jules Bréant, Éditions Gallimard



À Michèle et Max, mes parents.



1

JE NE SAIS PRESQUE RIEN DES DEUX HOMMES que le vieux a tués cette nuit-là. Leur nom, leur âge, c'est à peu près tout. J'ignore s'il s'est embusqué, s'il les a patiemment attendus pour les surprendre, comme le supposent les gendarmes, ou s'il leur est tombé dessus par hasard, alors qu'ils s'apprêtaient à tronçonner ces deux chênes. Depuis son arrestation, il n'a pas ouvert la bouche. Mais ce que nous dit le légiste, c'est que le plus jeune est mort sur le coup, cueilli en pleine poitrine par une décharge de chevrotine, et que l'autre, d'abord touché à la cuisse, rampait encore dans la boue quand le vieux l'a achevé, d'une cartouche dans la nuque, à bout portant.

2

LA VÉRITÉ, qu'aux autres comme à soi chacun cache et proscrit, qu'on jette aux chiens pour qu'ils s'y cassent les crocs, cette vérité crue, dont nous serons contraints tôt

ou tard de nous accommoder, je tente, dans ce précieux carnet – un opus au papier lourd, dont la couverture est ornée d'un splendide toucan –, je tente avec les moyens du bord d'en esquisser les contours. Berger des âmes errantes, je rameute les esprits, convoque morts et vivants. Je voudrais composer en paix l'herbier de mes souvenirs – même si le vent, après un demi-siècle d'accalmie, les disperse à nouveau, même si certains tombent en poussière avant que je n'aie pu m'en saisir –, mais ma mémoire est une écurie en feu d'où jaillissent des ombres désemparées. Je trace comme je peux les frontières d'un territoire désormais proie des ronces. Je sais notre temps révolu. Les chemins que j'emprunte ont depuis longtemps disparu sous les herbes folles. Je m'y aventure pourtant. C'est caresser du bout des doigts de vieilles cicatrices.

3

MA MAIN NE TREMBLE PAS. Elle retrouve ce soir un vieux compagnon, mon tout premier stylo. Je lui dois mes débuts, mes livres d'il y a quarante ans. Ses pleins et déliés sont d'une élégance folle. Sa bakélite est patinée, mais entre mes doigts – pouce, index et majeur réunis en tulipe –

pointe une plume fameuse, un calame bifide en or pur. C'est une arme noble. La seule que j'ai jamais eue.

4

CHERCHER LE VIEUX, c'est pourchasser une bête sauvage dans l'épaisseur des taillis. Je dois pourtant le débusquer avant les juges qui comptent l'écorcher vif, le dépiauter sans vergogne et l'ouvrir en deux pour voir ce qu'il a dans le ventre. Je sais qu'il n'a rien laissé derrière lui, ni bréviaire ni journal intime, pas le moindre jalon, rien qui soit susceptible de les guider jusqu'à lui. Je suis seul à pouvoir le comprendre, seul à pouvoir le défendre.

Il y a cinquante ans de cela, alors qu'il s'était grisé d'un alcool un peu cru, je l'ai entendu claironner, en se mettant à table, qu'à peine sa mort proclamée, avant que les miroirs ne soient couronnés de crêpe noir et ses fusils remisés au grenier, sans même attendre que sa chair ait refroidi, des voix s'élèveraient pour décrire haut et fort celui que tous croiraient alors avoir connu, elles broderaient autour de lui un récit épique que d'autres voix, beaucoup plus tard, s'évertueraient à défaire, maille après maille, jusqu'à ce qu'enfin apparaisse – *nu comme un ver*, répétait-il en

riant – l’homme qu’il avait tenté d’être, pendant tout ce temps. C’est celui que je poursuis.

5

HIER MATIN, avant que ne débarque Costes – *Maître* Costes, a-t-il cru bon de préciser, au téléphone, avec la volonté de dresser entre nous un mur que ni lui ni moi ne serions tentés d’essayer de franchir –, je suis sorti prendre l’air. Le vent était maigre et, dans la crudité des cimes, achevait de brûler une lune fiévreuse. C’était l’un de ces moments paisibles où nul n’a encore dit mot. La lande était aux sangliers, le ciel aux oiseaux de nuit. J’ai croisé une harpaille, drapée de la lumière naissante, qui s’enfonçait dans l’épaisseur de la saulaie. À l’est rougeoyaient les frontières du jour – brandon de ce côté du monde – et, dans cette déchirure, j’ai senti qu’à mon poids s’ajoutait celui des femmes et des hommes qui avaient fait de moi ce que je suis aujourd’hui.

De l’eau brune des tourbières émergeaient de hautes branches mortes, griffues, blanchies à l’os, pour certaines gagnées par des mousses, et j’ai reconnu, qui nous défiaient, les bois des cerfs qu’ici même le vieux avait abattus.